Les Frères de Saint-Gabriel partis de l'Ouest de la France vers les pays de mission au XX^e siècle

Louis Bauvineau

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/abpo/1087>

DOI : 10.4000/abpo.1087

ISBN : 978-2-7535-1498-0

ISSN : 2108-6443

Éditeur

Presses universitaires de Rennes

Édition imprimée

Date de publication : 20 juin 2005

Pagination : 57-70

ISBN : 978-2-7535-0169-0

ISSN : 0399-0826

Référence électronique

Louis Bauvineau, « Les Frères de Saint-Gabriel partis de l'Ouest de la France vers les pays de mission au XX^e siècle », *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest* [En ligne], 112-2 | 2005, mis en ligne le 20 juin 2007, consulté le 21 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/abpo/1087> ; DOI : 10.4000/abpo.1087

Les Frères de Saint-Gabriel partis de l'Ouest de la France vers les pays de mission au xx^e siècle

Louis BAUVINEAU
Frère de Saint-Gabriel

Avoir retenu pour ce colloque les frères de Saint-Gabriel comme exemple d'institut missionnaire peut se justifier par trois raisons :

- une raison géographique : le cœur de l'institut, situé tout près d'ici, à Saint-Laurent-sur-Sèvre, près des tombeaux du fondateur, saint Louis-Marie de Montfort, et du refondateur, le père Gabriel Deshayes, coïncide avec le cœur de la région étudiée, le grand Ouest ;

- une raison historique : le début de la période envisagée, le xx^e siècle, est en même temps celui des premiers départs des frères de Saint-Gabriel originaires de l'Ouest vers les pays de mission. Il y avait bien eu auparavant des envois dans d'autres pays : l'Égypte (mais ils provenaient d'une autre province, celle du Midi) et le Canada, mais les frères de l'Ouest qui s'y rendirent avaient l'impression de débarquer dans une nouvelle France et non dans ce qu'on appelle un pays de mission ;

- une raison d'identité enfin. Saint-Gabriel est bien un institut « missionnaire » par l'importance du nombre des missionnaires originaires de l'Ouest : 338, de 1900 à nos jours, et des pays où ils se sont rendus : treize en Afrique et dans l'océan Indien, cinq en Asie, trois en Amérique latine.

Le chiffre de 338 est brut et néglige les nuances en mettant sur le même pied d'égalité les quinze frères qui ont passé entre 55 et 68 ans de leur vie en Inde ou en Thaïlande et les sept qui sont allés au Brésil comme coopérants seulement deux ans. C'est aussi un chiffre calculé en amont (les frères partis de l'Ouest) et non en aval (les frères reçus par chaque pays). Les deux chiffres ne coïncident pas, le second étant plus élevé, puisqu'un frère peut passer d'un pays à un autre. Sur les 338, 261 sont restés dans le même pays, 51 ont travaillé dans deux pays, 19 dans trois et 4 dans quatre pays.

D'après ce qui vient d'être dit, le plan de cette conférence s'impose de lui-même. Je parlerai d'abord de l'origine géographique des frères missionnaires. Je ferai ensuite appel à l'histoire, en me demandant quand, pour-

quoi, vers quels pays ont eu lieu les différentes vagues de départs. Je m'étendrai pour finir sur le type de travail accompli en mission par les frères.

L'origine géographique

D'où proviennent les 338 frères missionnaires ? Presque tous de deux ensembles géographiques, où l'institut était très implanté en France au ^{xx}^e siècle : l'ancienne Vendée militaire (Bocage vendéen et Marais nord-vendéen, pays de Retz et Vignoble nantais, Mauges, Bressuirais) et la Bretagne bretonnante (Finistère et Morbihan), mais avec une grande différence entre les chiffres, 280 pour le premier ensemble, soit 83 % du total, 45 pour le second. Le classement par départements est le suivant : la Vendée (128, soit 38 %), la Loire-Atlantique (75), le Maine-et-Loire (52), le Finistère, surtout dans sa partie sud (37), les Deux-Sèvres (25), le Morbihan (8), la Vienne (5), l'Ille-et-Vilaine (3), la Charente-Maritime (1), la Manche (1), la Mayenne (1), la Sarthe (1). Complétons ces chiffres par le palmarès des paroisses les plus missionnaires, en ne comptabilisant pas les coopérants qui ne font que « passer ». Nous ne citerons pas les paroisses, très nombreuses, d'où proviennent deux missionnaires (sauf pour mentionner les frères de sang), mais seulement celles qui ont fourni trois ou quatre missionnaires. Enfin, nous rendrons hommage à deux paroisses exceptionnelles par le nombre impressionnant de leurs missionnaires ; si quelques-uns, en tout petit nombre, n'y sont pas nés, ils ont tous fréquenté l'école primaire qu'y dirigeaient les frères de Saint-Gabriel.

Palmarès des paroisses

Cinq fois deux frères de sang

Les frères **Blais**, de Saint-Hilaire-de-Voust (Vendée) : Joseph, en Inde, de 1936 à 1964 ; Marcel, dans quatre pays d'Asie, de 1926 à 1992 ;
 les frères **Lefort**, de Frossay (Loire-Atlantique), en Afrique de l'Ouest : Gabriel, de 1954 à 1969 ; Félix, de 1979 à 1985 ;
 les frères **Petiteau**, de Saint-Lambert-du-Lattay (Maine-et-Loire) : Claude, en Thaïlande depuis 1956 ; Daniel, au Brésil depuis 1975 ;
 les frères **Armal**, de Luçon, en Afrique de l'Ouest : Louis, de 1957 à 1972 ; Jean, depuis 1960 ;
 les frères **Dousset**, de Frossay (Loire-Atlantique) : Paul, à Madagascar, de 1958 à 1994 ; Louis, au Congo, de 1992 à 1998.

Les paroisses ayant donné 3 missionnaires

(Elles sont classées dans l'ordre du total des années de présence. Exemple : 18 ans pour le 1^{er}, missionnaire, 15 pour le 2^e, 22 pour le 3^e = 55 ans de présence au total.)
 Combrand (Deux-Sèvres) : 55 ans de présence
 Plogoff (Finistère) : 63 ans,
 Saint-Hilaire-de-Loulay (Vendée) : 67 ans,
 Saint-Crespin-sur-Moine (Maine-et-Loire) : 70 ans,
 Tréméoc (Finistère) : 169 ans

Les paroisses ayant donné 4 missionnaires

Sainte-Pazanne (Loire-Atlantique) : 65 ans,
Saint-Jean-de-Monts (Vendée) : 69 ans,
Vallet (Loire-Atlantique) : 82 ans,
Le Perrier (Vendée) : 119 ans,
Saint-Philbert-de-Grand-Lieu (Loire-Atlantique) : 122 ans

Le record de présence est battu par les trois frères nés à Tréméoc, une commune proche de Pont-l'Abbé où Saint-Gabriel avait une école réputée. Ils passèrent toute leur vie active en Inde, où ils sont inhumés : le frère Corentin (Corentin Compès), de 1914 à 1972; le frère Zéphirin (Yves Cossec), de 1930 à 1973; le frère Othon (Henri Ronarc'h), de 1930 à 1998.

Deux paroisses ayant donné chacune une quinzaine de missionnaires

Le Poiré-sur-Vie a vu naître 15 frères partis comme missionnaires dans une dizaine de pays d'Asie, d'Afrique et d'Amérique latine. Parmi eux, le frère Clément Remaud, l'un des fondateurs du Sénégal gabrieliste en 1954.

Frossay a vu naître 14 frères partis comme missionnaires dans une dizaine de pays. Les quatre premiers, au tout début du xx^e siècle, sont le frère Osée (Charles Gênaudeau) qui mourra à 91 ans en Thaïlande; le frère J.-B. de la Salle (Gilles Guillard), l'un des fondateurs de l'Inde gabrieliste en 1903; le frère Maurice (Étienne Foucher), l'un des fondateurs du Madagascar gabrieliste en 1903; le frère Michel (René Leduc), qui mourra à 81 ans en Inde.

Les périodes de départs

Quand, pourquoi, vers quels pays ont eu lieu les différents départs? Les trois questions étant très liées, on y répondra en même temps, en distinguant quatre périodes au cours du xx^e siècle et en présentant les caractéristiques de chacune d'elles : difficultés et réussites.

Première période : de 1900 à la guerre de 1914

Les premiers départs se sont effectués exactement au début du xx^e siècle, et cela pour deux raisons : l'esprit missionnaire du supérieur général d'alors, le frère Martial, qui écrit par exemple à un assistant des pères du Saint-Esprit, le 30 mai 1903, qu'il désire « prendre part au grand mouvement qui se manifeste de toutes parts en faveur de la propagation de la foi » et, deuxième raison, les lois contre les congrégations qui contraignent de très nombreux frères à s'exiler. Bien des fois, au cours du xix^e siècle, les supérieurs généraux ont dû, la mort dans l'âme, faute de personnel, répondre non aux appels venus de l'Inde ou de l'Afrique. Cette fois, les événements ont multiplié les ouvriers disponibles et les demandes seront honorées. Elles proviennent d'évêques et de congrégations missionnaires qui réclament tous des éducateurs pour leurs écoles. Les uns et les autres pensent que c'est par les enfants que la foi catholique peut d'abord gagner du terrain. Quand ils créent une mission, ils commencent par organiser un lieu de culte et une école. Ceux qui parmi eux font la classe préfèrent désormais confier cette tâche à des spécialistes de l'éducation.

Les appels sont lancés coup sur coup par M^{gr} Jarousseau, un capucin d'origine vendéenne, devenu évêque des Gallas (partie orientale de l'Éthiopie d'aujourd'hui et de l'actuel territoire de Djibouti), par des prêtres des Missions étrangères de Paris fixés à Bangkok et à Pondichéry, enfin par des spiritains de Libreville et de Lambaréné (dans le Gabon actuel) et de Diego-Suarez (nord de Madagascar).

Au début du siècle, les frères de l'Ouest arrivent ainsi dans six nouveaux pays : le Gabon (en 1900), la Somalie française ou Djibouti (en 1900), l'Abyssinie qu'on appellera plus tard l'Éthiopie (en 1901), le Siam rebaptisé ensuite la Thaïlande (en 1901), l'Inde (en 1903) et Madagascar (en 1903). Ils viennent aussi pour la première fois dans un pays, l'Égypte, où leurs confrères de Provence étaient présents depuis dix ans, pour aider les pères jésuites dans leur collège d'Alexandrie. La raison de cette venue de frères de l'Ouest est singulière. De 1890 à 1900, le supérieur de la petite communauté gabriéliste d'Alexandrie était un Varois très apprécié, mais il avait le tort d'avoir un fort accent méridional. Le père préfet du collège, qui le déplorait, demanda son remplacement par un frère de l'Ouest ; on lui envoya un Angevin, né à Jallais.

De 1900 à 1904, l'Ouest fournit aux pays cités 26 frères et, entre 1905 et 1914, 22 autres. Au total, 48 jusqu'à la Première Guerre mondiale. Soit 13 en Éthiopie, 11 en Inde, 10 en Thaïlande, 9 au Gabon, 8 en Égypte, 6 à Madagascar et 2 à Djibouti (quelques frères étant passés d'un pays à un autre, le total est supérieur à 48).

L'Inde et la Thaïlande étant des pays anglophones, les futurs missionnaires font d'abord un séjour linguistique en Angleterre, dans une maison de l'institut – une pratique qui continuera jusque dans les années 1960. Ils apprennent en outre le tamoul en Inde et le siamois en Thaïlande, malgré la difficulté de la langue, de la deuxième surtout. Parmi les cinq pionniers de Thaïlande, en 1901, figure un jeune frère français de 20 ans, le frère Hilaire, né dans la Vienne. Il se met tout de suite au thaï et maîtrise si bien cette langue qu'il devient un « siamisant » hors pair. Il écrit des manuels pour débutants dont le premier, *Darun Suska*, est considéré par tous comme le meilleur pour l'apprentissage de la langue thaïe. Consulté par les professeurs de lettres du pays, il s'attire un jour cette réflexion d'un ministre : « Pourquoi faut-il qu'il soit étranger ? Nous en ferions un ministre de l'éducation. » En Afrique et à Madagascar, en revanche, les frères, comme d'ailleurs les pères, ne parlent pas la langue du pays. En classe, ils ont parfois un moniteur autochtone qui les aide pour des traductions.

À ces difficultés linguistiques, s'en ajoutent plusieurs autres. Celles d'abord d'un climat insalubre. Six en sont victimes – en Thaïlande (2), au Gabon (2), à Madagascar (1), en Éthiopie (1) –, dont trois jeunes de moins de 30 ans, et pour tous peu de temps après leur arrivée : de un à trois ans pour cinq d'entre eux, sept ans pour le dernier. Autres difficultés : les relations avec l'administration dans les colonies françaises. C'est à Diego-Suarez, où un gouverneur anticlérical multiplie les tracasseries adminis-

tratives, qu'elles sont les plus tendues. En Somalie française, les gouverneurs successifs, sauf un, sont plutôt bienveillants et acceptent même de payer les subventions des religieux. À Pondichéry, on demande seulement aux frères de rester en civil.

Au Gabon, les tensions viennent d'ailleurs, des spiritains eux-mêmes, qui n'ont pas les mêmes exigences pédagogiques que les frères. Ils ne se privent pas de venir chercher des enfants en pleine classe pour des tâches matérielles, au détriment de leur assiduité aux cours ; par ailleurs, ils se réservent le droit d'admettre les élèves et de les renvoyer sans consulter les enseignants. Le conflit est inévitable et il aboutit, à Lambaréné et à Libreville, à un retrait des frères, qui ne sera que provisoire, vu l'insistance des autorités civiles pour leur retour.

Une dernière difficulté concerne les religions. Si leur coexistence ne pose pas de problèmes en Asie, où la plupart des élèves sont hindouistes ou bouddhistes, elle est très difficile en Éthiopie où les coptes ne supportent pas les écoles catholiques. Pour leur survie, M^{gr} Jarosseau doit utiliser un paravent humanitaire en négociant leur construction et leur fonctionnement avec le directeur du Chemin de fer franco-éthiopien et le comité de l'Alliance française. En contrepartie, les frères respectent la neutralité : costume civil, pas de prosélytisme catholique, pas de catéchisme en classe, mais toute liberté en dehors pour l'enseignement religieux.

Deuxième période : entre les deux guerres

Non seulement les envois dans les pays de missions sont interrompus pendant la Première Guerre mondiale, mais 28 frères français (dont beaucoup de l'Ouest) vivant dans ces pays sont mobilisés. Les départs reprennent lentement en 1919, s'accroissent autour des années 1930 (une vingtaine) et s'arrêtent en 1937. Au total : 34, en recul donc par rapport à la période précédente. Il est vrai que l'Égypte, d'où les frères se sont retirés en 1914, n'en reçoit plus et qu'en Thaïlande, tous les nouveaux missionnaires sont espagnols. Cependant un frère français qui travaillait à Bangkok part en 1936 fonder la mission de Singapour. Trois nouveaux frères seulement au Gabon et cinq en Éthiopie : arrivés autour des années 1930, ils y resteront peu puisque la guerre italo-éthiopienne met fin à la présence de l'institut dans le pays en 1935. Le grand bénéficiaire de ces années d'entre les deux guerres est l'Inde qui reçoit 18 frères de l'Ouest, de 1919 à 1937. La Seconde Guerre mondiale lui sera même favorable, puisqu'elle recevra l'aide inattendue de 13 frères français (dont 6 de l'Ouest) fuyant la Thaïlande où leur vie était menacée : une querelle de frontière entre la Thaïlande et le Cambodge avait provoqué une vague de francophobie.

Des tracasseries d'autre sorte, et parfois anecdotiques, ont existé ailleurs. En 1930, à Addis-Abeba, un frère a fait jouer en fin d'année scolaire la pièce *Triboulet et ses pages* où les notables voulurent voir une parodie du sacre du négus. L'incident est porté devant le ministère des Affaires étrangères à Paris ; le supérieur général y est convoqué. En 1932, à

Majunga, à l'occasion d'une grande fête des enfants malgaches, les exercices de gymnastique qu'un frère avait préparés pendant un mois avec ses élèves sont très applaudis par la foule. Mais à la proclamation du palmarès, il apprend avec stupeur que son groupe est classé dernier. Furieux, il fait exécuter à nouveau deux de ses plus belles pyramides et parcourir la ville à ses acrobates, devant une foule subjuguée. Le président du jury est blâmé pour son sectarisme. Les conflits existent aussi avec des autorités religieuses. Le comportement cassant du vicaire apostolique de Diego-Suarez a pour résultat le départ définitif des frères en 1933. Trois ans plus tard, dans l'île malgache de Nossi-Bé, un autre préfet apostolique, paranoïaque et ombrageux du succès des autres, multiplie les mesures vexatoires contre un frère et va même, abusivement, jusqu'à l'excommunier et exiger son départ.

Troisième période : de 1948 à 1973

Nouvelle interruption des envois en mission pendant la Deuxième Guerre mondiale. Mais, dès 1948, quelle envolée ! 200 partants exactement jusqu'à 1973. Trois raisons à cet essor. La province de l'Ouest n'a jamais été aussi nombreuse (500 frères en 1950) ni aussi prometteuse : les juvénats et les noviciats sont archicombles. Le supérieur général entre 1953 et 1965, le frère Gabriel-Marie, est très attentif aux appels du pape Pie XII en faveur des missions, celles de l'Afrique en particulier, et encourage vivement les départs pour les missions. Enfin, à partir de 1963, les missions bénéficient de l'apport de 106 coopérants.

La coopération pour le développement est une nouvelle manière pour les jeunes Français de faire leur service militaire. Ils peuvent, à leur demande, donner une partie ou la totalité du temps prévu – deux ans. Un service catholique de la coopération est créé, qui travaille à la fois en lien avec le ministère de la coopération, les diocèses et les instituts religieux. La grande majorité des frères appelés au service militaire seront des coopérants. Les supérieurs provinciaux font eux-mêmes le choix, suivant les besoins, des missions gabriélistes où ils partiront et qui seront réparties dans des pays anciens (le Gabon et Madagascar) et des pays nouveaux : le Sénégal en 1955, le Congo-Brazza en 1957, encore à la demande des pères spiritains, et le Brésil, où des frères français remplacent en 1966 des frères italiens présents dans le pays depuis 1949. Deux coopérants sont aussi envoyés au Cameroun, sur la demande des spiritains et dans un de leurs collèges. Cet établissement et quelques autres du pays seront ensuite pris en charge par Saint-Gabriel. Le tableau ci-dessous, consacré aux six pays qui ont reçu des coopérants, montre à quel point ceux-ci sont souvent presque aussi nombreux que les autres missionnaires. Le tableau ne mentionne pas la Nouvelle-Calédonie qui a reçu un seul coopérant.

Nombre de missionnaires reçus par six pays entre 1948 et 1973

	Non coopérants	Coopérants	Total
Gabon	45	24	69
Madagascar	28	38	66
Sénégal	22	23	45
Congo	10	8	18
Cameroun	6	5	11
Brésil	10	7	17

Les premiers coopérants sont nombreux au début : 18 en 1963, 19 en 1964, 14 en 1965. De 1966 à 1971, la moyenne annuelle descend à 8. Les cinq derniers sont envoyés en 1972 et 1973 (cette date de 1973 a été choisie comme fin de la période étudiée). Remarque importante : 42 coopérants, une fois leur expérience terminée, l'ont continuée à titre de missionnaire « ordinaire », soit tout de suite soit plus tard. L'Asie ne reçoit aucun coopérant. Ce n'est pas d'abord pour un problème de langue, puisque des coopérants ont été envoyés dans un pays non francophone, le Brésil. L'Inde, où la relève locale est assurée, n'a plus besoin de missionnaires occidentaux. On en envoie encore 19 en Thaïlande, mais ce seront les derniers, car là aussi on peut compter sur la relève par le pays lui-même. Mais des frères français de l'Ouest, déjà missionnaires en Asie, iront travailler au Sri-Lanka en 1956 (deux), en Irak en 1957 (un), à Singapour de 1948 à 1971 (quatre) et en Malaisie de 1958 à 1992 (cinq).

À cet afflux de missionnaires correspond évidemment une augmentation considérable d'établissements scolaires. Deux pays, qui ne comptaient plus, à la fin de la Seconde Guerre mondiale, qu'une école chacun, connaissent un départ en flèche entre 1949 et 1969 : le Gabon voit naître sur tout son territoire cinq gros collèges, sans compter leurs nombreuses écoles satellites et une imprimerie importante ; à Madagascar, sont construits, outre des maisons de formation (juvénat et noviciat), une école technique et deux vastes collèges de 16 et de 36 classes. Les nouveaux pays d'arrivée des frères ne sont pas en reste : on ouvre coup sur coup, au Congo, de 1958 à 1965, un noviciat, quatre collèges et deux écoles primaires, et au Sénégal, de 1954 à 1973, quatre établissements scolaires, un centre rural et deux maisons de formation.

En Inde, le frère Eléazar (Louis Bureau), premier provincial (1948-1957), originaire de l'Ouest comme les trois directeurs principaux qui l'ont précédé, donne à sa province un élan extraordinaire : il ouvre deux juvénats, un noviciat, trois scolasticats, seize collèges, dont plusieurs situés pour la première fois au nord du pays. Son successeur comme provincial, un Indien, écrira :

« Je n'hésite aucunement à dire que le succès et la réputation que nous connaissons en Inde sont dus principalement aux efforts inlassables du frère Eléazar. Sur la question de savoir s'il mérite une mention particulière dans la constellation des frères qui se sont dépensés sur les pas de Montfort en

Inde, ma réponse est OUI en lettres majuscules. Il est l'architecte de la présence gabriéliste en Inde. »

Quatrième période : de 1974 à nos jours

De 1974 à nos jours, en trente ans par conséquent, on compte 56 nouveaux missionnaires de l'Ouest. Un chiffre à la fois modeste et élevé au regard de la crise des vocations et du vieillissement des frères. Précisément, ce ne sont pas de vrais jeunes qui partent (où les trouverait-on ?) mais des frères qui ont souvent entre 40 et 60 ans et qui commencent pour ainsi dire une deuxième carrière. Ils la réalisent quelquefois dans l'enseignement général mais le plus souvent dans d'autres formes d'éducation vers lesquelles se sont lancées les frères après la nationalisation de l'enseignement confessionnel au Congo en 1965, au Brésil en 1969, à Madagascar en 1972. Parmi les nouveaux arrivants, des spécialistes des sourds, des aveugles, de l'agriculture, de la mer, du travail du bois. S'y ajoutent d'anciens responsables ayant rempli des fonctions importantes comme celles d'assistants du supérieur général ou de provinciaux. Ils se rendent dans des pays déjà cités, mais aussi dans d'autres où ils viennent prêter main forte à des frères non français qui y travaillaient déjà (l'île Maurice, le Rwanda, la République démocratique du Congo, Haïti), enfin, en tout petit nombre, en Guyane, à la Réunion et en Guinée.

Le tableau suivant présente les frères qui accomplissent une seconde carrière en mission. On y a ajouté, vu leur âge, trois frères partis avant l'époque étudiée (qui commence en 1974) et d'anciens coopérants qui ont décidé de repartir en mission des années plus tard.

« Seconde carrière » en mission pour des frères de plus de 46 ans

Ancienne fonction	Lieux de missions	Durée	Âge de départ
1 supérieur général	Sénégal	1967-1973	63 ans
2 assistants généraux	Congo, Gabon, Cameroun, Congo	1957-1967, 1967-1969, 1969-1970 1983-1992	54 ans 61 ans
8 provinciaux	Madagascar	1957-1970	58 ans
	Brésil	de 1974 à aujourd'hui	55 ans
	Sénégal	1979-1998	55 ans
	Sénégal	1981	63 ans
	Guyane et Thaïlande	1984-1985, 1985-1998	58 ans
	Brésil	de 1987 à aujourd'hui	54 ans
5 professeurs de sourds	Congo-Brazzaville	1988-1989	62 ans
	Brésil	de 1989 à aujourd'hui	57 ans
	Congo	1980-1986	52 ans
	Rwanda	1984-1990	61 ans
	Rwanda	1986-1998	50 ans
2 professeurs d'aveugles	Rwanda	1989-2003	52 ans
	Rwanda	1992-1995	54 ans
	Congo-Brazza Congo-Kinshasa	1981-1986 1991-1998	61 ans 61 ans

16 divers	Brésil	1973-1977	58 ans
	île de la Réunion	1979-1988	54 ans
	île Maurice	1979-1994	60 ans
	île Maurice	1980-2001	48 ans
	île Maurice	1984-1989	48 ans
	Sénégal	1985-1998	55 ans
	Madagascar et Haïti	1987-1989 et de 1995 à auj.	50 ans
	île Maurice	1988-1994	63 ans
	Sénégal	1989-1998	50 ans
	Gabon	1989-1991	62 ans
	Brésil	de 1991 à aujourd'hui	60 ans
	Congo-Brazza	1992-1998	60 ans
	île Maurice	de 1992 à aujourd'hui	46 ans
	île Maurice	1993-2001	60 ans
	Madagascar	de 1994 à aujourd'hui	63 ans
	île Maurice	de 2000 à aujourd'hui	56 ans

Pour clore ce long parcours historique, pourtant saturé de chiffres, on en citera encore sous forme d'une vue d'ensemble, en établissant la liste des pays qui ont reçu des frères de l'Ouest. Ceux qui ont accueilli le plus de coopérants viennent naturellement en tête.

Pays ayant reçu des frères de l'Ouest
(entre parenthèses le nombre des coopérants)

Madagascar :	88 (38)	Inde :	37
Brésil :	27 (7)	Cameroun :	13 (5)
Rwanda :	5	Guinée :	3
Guyane :	2	Irak :	1
Gabon :	86 (24)	Congo :	32 (8)
île Maurice :	21	Égypte :	8
Malaisie :	5	Sri-Lanka :	2
Réunion :	2	N.-Calédonie :	(1)
Sénégal :	57 (23)	Thaïlande :	31
Éthiopie :	13	R.D. du Congo :	6
Singapour :	5	Haïti :	2
Djibouti :	2		

La mission des frères

L'activité principale des frères partis en mission, l'éducation, a déjà été évoquée plusieurs fois. On en dira davantage dans cette troisième et dernière partie, en abordant les trois formes qu'elle revêt : l'enseignement général, l'enseignement spécialisé et l'éducation hors des institutions scolaires.

L'enseignement général

La forme la plus courante du travail des frères en mission est l'enseignement général à tous les niveaux, du primaire au lycée, et de diverses manières : cours donnés en classe (c'est la plus fréquente), direction d'éta-

blissement, formation d'instituteurs, inspection des écoles, rédaction d'ouvrages scolaires et pédagogiques, activités parascolaires (mouvements scouts ou Cœurs Vaillants, fanfares, chorales, théâtre, équipes sportives, etc.). Le champ de leur action est si vaste qu'il faut se résigner à ne pointer que quelques réalités significatives.

À Libreville, capitale du Gabon, les frères ne dirigent pas seulement l'école Montfort mais supervisent des écoles moins importantes ouvertes successivement à partir de 1941 dans des quartiers éloignés du centre ville : l'ensemble totalisera 1600 élèves en 1960. La situation est semblable quelques années plus tard à Port-Gentil, deuxième ville du pays. Hors des villes, ces *écoles satellites* prennent le nom d'écoles de brousse. Les frères vont les développer au Gabon (Lambaréné et Oyem), au Sénégal (Ndiebel), en Guinée (Ourous). Ces écoles ne sont très souvent que des paillotes en bambou avec des cloisons de même matériau pour séparer des classes au mobilier rudimentaire : tables et bancs aux planches mal équarries, un ou deux tableaux noirs, une ardoise pour chaque élève. Les élèves suivent le programme du cours préparatoire, parfois du cours élémentaire. Ils rejoignent ensuite les écoles centrales de la mission, celle des filles et celle des garçons séparément, et sont hébergés dans un modeste internat ou par des familles.

Les frères sont nombreux à assurer la formation des maîtres de diverses manières. D'abord par des *écoles normales* (appelées au début cours normaux), au Gabon, à Madagascar, au Sénégal, où les premiers frères ont été précisément demandés pour prendre en charge une école normale à Thiès. Ensuite par leur rôle de *conseillers pédagogiques*. Autour d'Oyem (Gabon), le principal travail du frère Flavien (Joseph Loizeau) est de visiter et conseiller les maîtres de 88 classes réparties dans 30 écoles de brousse. Au Sénégal, un frère est directeur de l'enseignement catholique du diocèse de Thiès, un autre est inspecteur des écoles dans une partie du diocèse de Dakar. Au Gabon, ce sont toutes les écoles catholiques du pays qui sont, de 1957 à 1967, sous le contrôle du frère Macaire. Dernier aspect de la formation donnée aux maîtres : la rédaction de *manuels scolaires* et d'*ouvrages pédagogiques* à leur intention, dont les principaux auteurs en Afrique sont le frère Macaire et le frère Paul Barré.

Le frère Macaire, au Gabon (1932-1967)

Le frère Macaire (Germain Clémenceau), né à Villedieu-la-Blouère en 1905, est envoyé en 1932 au Gabon où il restera jusqu'en 1967. À son arrivée à Libreville, l'enseignement se faisait en français au moyen de livres en provenance de la métropole. Avec ses confrères de l'école Montfort, il commence par rédiger de petits fascicules d'histoire (où l'on ne fait plus allusion à « nos ancêtres les Gaulois »), de géographie, de sciences naturelles, d'hygiène et d'agriculture en rapport avec le pays. Puis il entreprend, avec un confrère, Paul Barré, pour la partie mathématique, la composition des *Classiques africains*, qui sont des livres de français et d'arithmétique pour chacun des niveaux de l'école primaire. Les premiers ouvrages manuscrits sont prêts en 1939 mais ce n'est qu'après la guerre, en 1947, qu'ils sortent des Presses missionnaires de

l'imprimerie Saint-Paul d'Issy-les-Moulineaux. À la mort du frère Macaire, en 1980, les *Classiques africains* comptaient plus de cinq millions et demi de livres édités. Par un autre frère, basé à Yaoundé, ils seront diffusés dans toute l'Afrique de l'Ouest francophone. Parallèlement, pour la formation des maîtres, le frère Macaire, avec le concours du frère Flavien et à partir des éléments fournis par le père de la Moureyre, spiritain, rédige des manuels de pédagogie, méthodologie et psychologie : *L'Éducateur dans les écoles africaines et malgaches*, *Pédagogie du maître africain* et *Notre beau métier*. Le dernier livre, de plus de 500 pages, souvent repris et amélioré, a été longtemps un véritable best-seller.

Un homme aussi dynamique et inculturé à l'Afrique ne pouvait refuser la proposition qui lui fut faite par les autorités religieuses de se présenter aux élections de l'Assemblée territoriale du Gabon. Il fut, en 1948, le mieux élu des trente personnalités (dix-huit gabonaises et douze européennes) qui constituèrent cette instance consultative et dont plusieurs étaient d'anciens élèves de l'école Montfort, notamment celui qui allait devenir en 1960 le premier président de la République gabonaise, Léon Mba. Pendant dix ans, comme député, le frère Macaire ne cessera de défendre la nécessité de l'enseignement pour tous.

En 1958, les *Classiques africains*, lancés par le frère Macaire, sont relayés par une revue, *L'École en Afrique*. Elle continue d'être imprimée aux Éditions Saint-Paul, dont le directeur pour la section africaine, est, pendant quinze ans, un frère, qui se charge en outre de la publication d'une revue religieuse de grande audience, *Pirogue*. Ce frère vendéen, obligé par son travail de passer une grande partie de sa vie en Afrique, est lui aussi à sa manière, un missionnaire. Dans les années 1990, un autre frère vendéen, en collaboration avec des maîtres sénégalais, publie à Dakar des livres de grammaire et de lecture pour tous les niveaux du primaire. Le Gabon, le Sénégal, les deux Congo et, à partir de ces pays, une grande partie de l'Afrique noire francophone, furent et sont encore marqués par les classiques et la pédagogie des frères de Saint-Gabriel.

Le reproche qu'on a fait quelquefois à certaines congrégations enseignantes de ne s'être intéressées qu'à l'élite des pays de mission ne vaut certainement pas pour Saint-Gabriel en Afrique et dans l'océan Indien. Est-ce différent en Asie ? Les frères y héritent d'une structure mise en place par les prêtres des Missions étrangères : ils enseignent dans des collèges importants où, en Inde, la moitié des élèves est anglaise ou anglo-indienne, et où, à Bangkok, ils ont pour mission de préparer des hommes destinés à prendre leur rang dans une société qui veut trouver sa place dans les grands courants modernes. D'où ces mots prononcés devant le provincial du Siam, un Angevin, entouré de ses frères, par M^{sr} Chorin, vicaire apostolique de Bangkok, en 1951, pour les fêtes du cinquantenaire de l'arrivée des frères :

« En parcourant la liste semi-séculaire des enfants qui ont [...] étudié dans vos classes, puisé dans vos enseignements, j'y trouve rassemblées, sous des noms distingués sinon illustres, toutes les carrières que peuvent ambitionner les hommes. Le sacerdoce, la politique, l'armée, la marine, la médecine, le barreau, les grandes écoles, l'agriculture, le commerce, la finance et l'industrie y ont leurs représentants autorisés. Comme Tertullien

le disait à la défense des premiers chrétiens, je puis le répéter à votre éloge : vous êtes partout. »

L'enseignement spécialisé

Mais comment ne pas noter qu'à côté de cette « élite » ainsi décrite, il y a tous les « autres » ? En Inde, moins de trois mois après l'arrivée des premiers frères, l'un d'eux se met à construire de ses mains une école technique puis à y enseigner. Il savait que l'avenir des orphelins recueillis dans cet établissement passait par la maîtrise d'un métier. Le même principe conduira les frères à ouvrir des écoles semblables en Inde (il y en a aujourd'hui une dizaine) et plus tard à Madagascar et à l'île Maurice, où l'école technique a été demandée instamment par l'évêque de Port-Louis, parce que son pays entrait dans la première phase de son développement industriel.

C'est aussi pour des orphelins et des jeunes en situation difficile que les frères se lancent dans l'aventure originale des *Boys' Towns*, en Asie et en Océanie. Les *Boys' Towns*, comme le nom l'indique, sont des cités de garçons, mais des cités spéciales où plusieurs centaines de jeunes sont divisés en « maisons » avec leurs propres « préfets » et se prennent eux-mêmes en charge. Ils suivent tous un enseignement technique : imprimerie, soudure, mécanique automobile, menuiserie, etc. Parmi la dizaine de *Boys' Towns* de Saint-Gabriel, deux nous intéressent, puisqu'un Vendéen a passé 46 ans de sa vie dans celui de Singapour et qu'un Nantais en a fondé un en Malaisie et y est resté 33 ans.

Autre forme d'enseignement spécialisé dont Saint-Gabriel s'est fait l'apnage : l'éducation des sourds et des aveugles. La dizaine d'établissements que les frères ont dirigés en France ont désormais leur équivalent en Inde, mais aussi dans différents centres d'Afrique où des frères de l'Ouest ont apporté leur compétence : à Brazzaville, à Butare (Rwanda), à Kikwit (RDC), à Kinshasa, où, dans douze villages Bondeko (du lingala « fraternité »), on accueille des handicapés physiques, mentaux et sensoriels. Ces derniers sont confiés aux frères de Saint-Gabriel, dirigés par l'un d'eux, le Choletais Amand Thibaud, responsable de l'animation pédagogique et de la formation des maîtres stagiaires et, en outre, président de l'association des centres pour handicapés de l'Afrique centrale (plus de cinquante).

L'éducation hors des institutions scolaires

Troisième volet annoncé : la mission éducative des frères hors des institutions scolaires. Faute de temps, je suis réduit à dresser un catalogue très sec et à vous inviter à deviner ce qu'il a fallu d'imagination, de compétence et de dévouement pour la mise en œuvre des expériences énumérées. Beaucoup d'entre elles ont pour but la promotion sociale des jeunes et des adultes et ont pour cadres des centres ruraux (Madagascar, Sénégal, Guinée), des centres artisanaux (île Maurice, Madagascar), des centres de formation familiale (Madagascar). D'autres, par la mission de la

mer, s'intéressent à la vie des marins et à la défense de leurs droits (Tamatave à Madagascar, Port-Louis à l'île Maurice). D'autres encore préparent l'avenir d'enfants et de jeunes sans famille ou issus de familles brisées, réunis dans un foyer de l'île Maurice ou, au Brésil, dans trois centres importants (400 dans l'un d'eux, âgés de 7 à 17 ans). Dernier exemple : l'aide apportée par deux frères aux réfugiés Hmongs du Laos, l'un dans les camps de Thaïlande, l'autre en Guyane.

Le cas de la catéchèse est à part. Des frères y ont joué, y jouent encore des rôles de premier plan en en faisant leur unique occupation ou en acceptant des responsabilités importantes, comme au Sénégal, l'animation de la pastorale des jeunes dans le diocèse de Thiès et la direction du centre catéchétique de Fatick. Très souvent pratiquée à l'intérieur des cours quand les élèves sont catholiques, la catéchèse est assurée différemment dans les autres cas. Mais on ne manquera pas de souligner que, si la plupart des élèves sont hindouistes en Inde et bouddhistes en Thaïlande et que la moitié sont musulmans au Sénégal, on fait mieux que se tolérer, on s'enrichit des valeurs des autres. Des frères qui, autrefois, connaissaient mal la religion dominante du pays, font des efforts d'inculturation religieuse, comme le frère René Merceron, un Vendéen missionnaire au Sénégal, qui, pour mémoire de licence en théologie, a choisi d'étudier la confrérie musulmane des mourides.

Je conclus rapidement en vous citant encore des chiffres, mais des chiffres qui valent des discours. Les frères missionnaires de l'Ouest ne sont plus aujourd'hui que 45 : 10 au Brésil, 10 au Sénégal, les 25 autres répartis en dix pays. Dans cinq ans, dans dix ans, combien seront-ils ? Qu'importe, puisqu'il y a actuellement parmi les frères de Saint-Gabriel 29 Zaïrois, 41 Sénégalais, 54 Thaïs, 536 Indiens. Dans les pays dits de mission, la relève est assurée. « L'un sème, l'autre moissonne » (Jn, 4, 37). Ce que les uns ont semé, avec générosité, pendant un siècle, c'est aujourd'hui à d'autres de le récolter... et de continuer à semer.

RÉSUMÉ

Dans l'institut des frères de Saint-Gabriel, le plus grand nombre de « missionnaires » – plusieurs centaines – sont partis de l'Ouest de la France, en particulier des trois départements de la « Vendée militaire » : la Vendée, le Maine-et-Loire et la Loire-Atlantique. Leur départ s'est échelonné tout au long du ^{xx}e siècle, mais surtout au moment de l'exil forcé de 1901-1903 et après la Deuxième Guerre mondiale, à l'appel de Pie XII pour les missions. Ils se sont dirigés vers trois pays d'Asie (à la requête des Missions étrangères de Paris), dix pays d'Afrique et de l'océan Indien (souvent sur la demande des spiritains) et trois pays d'Amérique latine. Ils s'y consacrèrent à des tâches éducatives de toutes sortes : enseignement primaire et secondaire, écoles techniques, établissements de sourds et d'aveugles, foyers de jeunes en difficulté, centres ruraux et artisanaux, animation de mouvements de jeunes, composition d'ouvrages pédagogiques, etc.

ABSTRACT

In the Institute of the Brothers of Saint Gabriel, the greater number of missionaries – several hundred – departed from the West of France, in particular from the three “departments” of the “military Vendée”: the Vendée, the Maine-et-Loire and the Loire-Atlantique. Their departure spread over the 20th Century, but above all at the time of the forced exile of 1901-1903 and after the Second World War, at the call of Pope Pius XII for the missions; They made for three countries of Asia (at request of the Foreign Missions of Paris), ten countries of Africa and of the Indian Ocean (often at the request of the Spiritan Fathers) and three countries of Latin America. They devoted themselves there to educational tasks of all kinds: primary and secondary education, technical schools, establishments for deaf and blind, hostels for young people in trouble, rural and craft Centers, animation of youth movements, writing of school books, etc.